

# PETIT COURRIER DES DAMES

PARIS 2 Rue Brochant

MODES DE PARIS ~ CHRONIQUE ~ BEAUX-ARTS

THEATRE ~ ECONOMIE DOMESTIQUE.

## MODES

Les nœuds en étoffe et en ruban reparaissent dans nos costumes, et leur dimension excentrique n'a rien à envier aux nœuds extravagants que l'on faisait il y a deux et trois ans, avec la large ceinture des bédés. Ces nœuds appelés Bédé, Louis XIV et Louis XV, ne laissent pas que d'être fort gracieux lorsqu'ils sont chiffonnés avec goût; mais pour peu qu'ils aient été confectionnés par une main novice ou inhabile, ils laissent voir une prétention ridicule assez égayante pour qui est enclin à la moquerie. Les différents noms dont on les décore pourraient se résumer en un seul: Nœud-pouf, car il est presque toujours placé sur le pouf quand il n'en tient pas lieu. Au costume, au pardessus, quelle qu'en soit la forme, il faut un nœud-pouf, et pour les pardessus la nouveauté le veut en beau ruban moiré. La moire apparaît aussi dans la combinaison de quelques costumes, ce qui nous annonce qu'elle sera la nouveauté de l'hiver. Les visites et pardessus en dentelle espagnole priment ceux en surah ou autre étoffe. On use avec une telle prodigalité de cette dentelle et du tulle espagnol, qu'il est à craindre que cette jolie garniture ne disparaisse avec l'été; et vrai, ce serait dommage, car rien ne fait mieux sur les étoffes de soie que ces dessins mats s'enlevant sur le réseau du tulle relativement fin. Les visites en tulle et dentelle ont des formes variées, les plus nouvelles sont à pans plissés croisés devant avec ceinture en large ruban de moire, nouée de côté en deux coques accompagnée de pans longs et inégaux;



Robe de diner en surah bleu changeant et bleu pâle, de mesdemoiselles Vidal, rue de Richelieu, 104.

cette façon supprime le nœud-pouf qui se trouve remplacé par un fouillis de dentelle tombant sur le relevé de la tunique. Le ruban de moire se montre encore dans les chapeaux; on en fait des brides et des nœuds qui retiennent une plume amazone, un panache ou des coquilles de dentelles; mais avec les fleurs il fait moins



bien, étant un peu lourd. Des fleurs, on en met à profusion sur les chapeaux ; on en met au corsage, à l'encolure de la robe ; on en pique un bouquet sur la manche gauche, on en couvre les ombrelles. C'est un luxe coûteux, car il les faut fines, et d'une imitation parfaite.

On m'a montré une garniture d'ombrelle en coquelicots de soie qui coûtait 50 francs ; il faut dire qu'elle se composait d'une énorme touffe et de quatre trains inégales dont l'une dépassait le bord de l'ombrelle ; posée sur une ombrelle en satin noir, doublée de soie ponceau, elle était d'un effet charmant. A cette époque, il est facile, si l'on aime les fleurs, de se passer cette fantaisie : des branches de lilas, un petit bouquet de Muguet, 10 centimes, une boule de neige, quelques myosotis, une rose et quelques brins de réséda naturels nous paraissent préférables à la plus fine fleur artificielle, viendrait-elle de chez Constantin, Baton, etc. On en fait aussi des mentonnières pour les chapeaux habillés, sorte de guirlande courant sur une dentelle, ou bien une traine posée sur le côté d'une mentonnière en surah, fixée au milieu par un nœud de même étoffe.

On portera cet été beaucoup de fichus de dentelle avec le costume court, nous en avons vu en tulle grenadine couvert d'un riche dessin — genre blonde, — en tulle espagnol avec dentelle plissée au contour ; en tulle grenadine uni avec plissé de même tulle, le bord festonné en soie. La forme arrondie au dos nous semble plus jolie que la pointe ; elle dessine mieux la courbe des épaules ; on noue les deux pans, qui sont de longueur moyenne, plus ou moins haut suivant la taille ; le bouquet de fleurs est presque indispensable, il doit tomber d'une coque ou de la traverse. Pour les jeunes filles, voire même les fillettes, le fichu de mousseline, à petites rayures brochées et à jours, entouré d'une dentelle bretonne plissée, sera une gentille fantaisie, bien utile pour se garantir de la fraîcheur du jardin. On fait aussi de cette mousseline de larges cravates que l'on festonne aux deux pans, lesquels recevront en outre, soit un plissé de même étoffe qu'il faudra festonner, soit une dentelle. Tous ces petits riens utiles sont charmants dans leur simplicité, et semblent préférables à ceux en soie, foulard, etc. Nous en exceptons les gazes, mais celles-ci sont chères et peu solides.

On nous demande si l'on peut porter des mitaines dans le jour ; mitaines longues, en tissu dentelle, noires, d'un dessin couvert. Cette demande est un peu vague : cela veut-il dire chez soi à la campagne ? Si c'est oui, nous répondrons affirmativement. S'il s'agit de sorties, de visites, nous répondrons non sans hésitation. La mitaine, quelque longue et couverte qu'elle soit, ne peut remplacer le gant. A la campagne, on porte le gant long en soie ou fil de Chine ; mais il ne préserve pas de la piqure des insectes ni des rayons du soleil ; n'est-il pas préférable de porter un gant de Suède un peu aisé ?

Nous avons parlé du gant *Touriste* à bracelet et à longue et large manchette ; en ce moment il ne s'en porte pas d'autres avec le costume journalier ; et avec le costume habillé, ce même gant, sans bracelet, à manchette plus longue, de manière à ce qu'il enserre le bas de manche, qui s'arrête au coude ; ce bas de manche n'a pour toute garniture qu'une dentelle plis-

sée dépassant de deux centimètres ; toute la garniture est reportée sur le parement qui emboîte le coude, parement caché à moitié par le gant. Nous avons dit à quel excès est porté le luxe du jupon de dessous et nous avons décrit quelques modèles de la maison de Plument, en soie, en foulard. En ce moment, cette maison à des jupons en nanzouck pour costume court, très joliment garnis de broderies de couleur ou blanche ; ces festons rouges, bleus, mais, etc., etc., qui garnissent les jupons, sont en harmonie avec les costumes en cretonne, en batiste, en percale ; ils ont un petit air campagnard des plus coquets, et si l'on assortit les bas à la couleur du feston, l'ensemble de la toilette ne fera qu'y gagner. La maison de Plument organise avec goût toutes ces fantaisies qui sont très bien portées au bord de la mer, à la campagne et pour le voyage. Quant à la traine et aux jupons garnis de dentelle qui sont l'accompagnement obligé des robes longues, nous n'avons qu'à louer leur coupe, leur garniture et la manière dont ils sont confectionnés. Nous dirons la même chose de leurs nouvelles tournures qui soutiennent le développement du drapé sans faire volume.

Quant aux corsets de cette maison, cuirasse Jeanne d'Arc, corset sultane allongé de la ceinture, Jeanne d'Arc — large caoutchouc qui se prête à tous les mouvements — ils sont gracieux de forme, bien cambrés et d'une coupe excellente.

Nos lectrices peuvent demander à madame de Plument, 33, rue Vivienne, le bulletin illustré des jupons, tournures, corsets, qui leur sera envoyé franco.

CORALIE L.

#### HIGIÈNE — PARFUMERIE GUERLAIN

15, rue de la Paix.

Nous donnerons à nos lectrices une liste de cosmétiques à emporter en voyage et avec lesquels elles pourront braver l'air vif des montagnes, de la campagne, celui du bord de la mer plus fâcheux pour le teint. Nous les choisirons chez M. Guerlain, afin d'être certaine de leur excellence et de leur bon effet. Pour le visage : la crème de Fraises qui ne s'altère pas par la chaleur et se conserve indéfiniment, la lotion de Guerlain dont on fera usage le soir pendant un mois ou deux, un flacon peut suffire. Comme eaux de toilette : l'eau de Judée, de laurier camphrier, la poudre de Cypris. Pour les mains : le savon Sapoceti, l'Amidine de Guimauve aux pistaches, analogue mais supérieure aux poudres d'amandes, la grenadine. Pour les soins de la bouche, l'alcoolat de cresson et de cochléaria au quinquina, dentifrice excellent qui conserve l'émail des dents, raffermi les gencives et donne à la bouche et à l'haleine une fraîcheur persistante. L'eau de Cologne Impériale Russe, dont le parfum exquis dissipe le mal de tête. Pour parfumer le mouchoir, choisir dans les odeurs suivantes les plus en vogue : bouquet Marie-Christine, Hélioïtrophe blanc, rose et œillet, parfum de l'Exposition et l'eau de Cologne ambrée, très recherchée en ce moment. Pour la barbe de ces messieurs nous désignerons la crème d'Ambroisie ; la Stilboïde cristallisé, pour parfumer le mouchoir. Shore's Caprice, parfum de France, bouquet Seymour. Fleurs naturelles.

C. L.





*Falconer imp Paris*

4315

# Journal des Demoiselles

*Modes de Paris*

ET PETIT COURRIER DES DAMES RÉUNIS

*Rue Arrouet. 2.*

*Coiffures de M<sup>lle</sup> Vidal, 104, r. de Richelieu - Corsets de la M<sup>me</sup> de Plument, 33, r. Vivienne.*

*Etouffes en poulard des Indes de la Comp<sup>ie</sup> des Indes, 34, B<sup>ld</sup> Haussmann - Parfumerie de la M<sup>me</sup> Guerlain, 15, r. de la Paix.*



EXPLICATION DES GRAVURES NOIRES (pages 205, 207 et 216).

*Robe de dîner en surah changeant bleu et bleu pâle.*  
—Train en surah changeant, relevée en pouf, et montée à un tablier en surah bleu pâle légèrement chiffonné d'un côté, ce côté est coupé transversalement de quatre étages de frange en perles bleutées. Le milieu et le côté gauche cou-

verts d'une tunique en surah changeant, coupée dans le bas de crevés plissés bleu pâle, et relevée, au côté droit, de trois plis creux remontants, laissant voir leur doublure bleu pâle. Corsage à basque ronde; plastron plissé bleu sur lequel s'attache le corsage dont les deux côtés sont



Chapeaux d'été de madame Boucherie, 16, rue du Vieux-Colombier, près le boulevard Saint-Germain.

découpés en patte. Nœuds devant. Ce plastron peut être remplacé par un plastron de même forme en tulle ou en crêpe lisse. Manche arrêtée au coude et terminée par un revers échancré intérieurement.

1. Chapeau de jeune femme en paille d'Italie, passe à jours. — Une draperie en satin bleu pâle entoure le fond. Bouquet de plumes bleues de deux tons sur le côté. — Prix, 40 francs.



2. *Chapeau rond pour jeune fille en paille de Manille, garni de velours loutre.* — Sur le bord relevé, tendu de velours, tombe une dentelle écru. Bouquet de cinq plumes loutre de deux tons, la pointe teintée en ton écru.

3. *Chapeau rond en paille anglaise mordorée.* — Draperie de velours et bord relevé tendu de même étoffe; longue plume assortie, le bout teinté rose chair. Se fait en toutes nuances. — Prix, 45 à 50 francs.

4. *Chapeau pour dame.* — Le fond en broderie de jais et l'ornement en dentelle noire. Sur le bord de la passe, un cordon de jais et des pavots rouges de côté. Brides en dentelle. — Prix, 35 à 40 francs.

5. *Chapeau en dentelle espagnole formant un fond colimaçon.* — Le bord en velours noir avec galon or ou or et argent. Bouquet de roses sur le côté. Brides en dentelle.

6. *Capote en paille de riz marron.* — Le bord bouillonné de velours et ombragé d'une petite dentelle en paille à

jours. Sur la passe, deux palmes en plumes de faisan, fondues; des brides en étoffe nuancée.

#### BIJOUX EN JAIS

Collier en jais taillé très brillant, avec pendeloques et olives, 35 fr. Épingle pour coiffure: une marguerite double, finement taillée, avec feuille également taillée, 15 fr. Épingle pour coiffure: une feuille courbée, 10 fr. Pendant d'oreille en jais avec pampilles taillées, 10 fr. la paire, la broche assortie, 8 fr. Mantille châle, formée de perles carrées, taillées, 6 fr. Bouton d'oreille, *mouche* en jais, monté sur vis, 7 fr. 50 cent. la paire; et 8 fr. la paire, la marguerite triple. Pour recevoir ces objets mettre le montant de la commande en un mandat ou en timbres dans la lettre de commande, en y ajoutant 50 centimes pour tout envoi n'atteignant pas 25 fr.; à ce prix l'envoi est fait contre remboursement, si on le désire.

#### EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE 4315

*Costume de promenade en tissu broché Pompadour et surah d'été gris.* — Jupe en broché formant cinq larges plis couchés aux lés de derrière. Tunique en surah, le tablier drapé au milieu, devant et sur les côtés, de plis réguliers; petit ruché au contour; derrière, la tunique assez courte est relevée de plis étagés. Corsage en surah avec basque-habit rapportée, en broché, légèrement pincée de plis au bord supérieur; une traverse en surah les joint au milieu. Plastron en broché, ainsi que le revers de la manche. Une ruche en surah à l'encolure et au bord de la basque, devant. Colletterie et sous-manche plissées. — Bas de soie grenat et souliers Charles IX, en chevreau brillant. — Gants de Suède. — Chapeau en paille grise, garni de ruban et de plumes grenat mises en panache.

*Robe de cérémonie en surah bleu ombré.* — Tablier bouillonné, la partie ombrée claire forme le milieu; une bro-

derie en soie sur batiste écruée sépare le bouillonné d'un autre plus petit, posé au-dessus du plissé du bas; sur la partie supérieure, une draperie ombrée froncée au milieu et terminée par une broderie, s'ouvre en rideau et se pince de côté sous la traine, laquelle forme un crevé plissé au milieu et cerné de deux larges plis qui s'étalent progressivement. C'est la partie foncée de l'étoffe qui fait le crevé. Sur cette traine s'ajustent des draperies enroulées et une broderie, dont un bout se perd dans le crevé. Corsage à basque sur laquelle s'agrafe, derrière, une traverse-pouf tenant à la jupe; une broderie appliquée sur celle du devant. Un plastron formant bouillon, et le corsage agrafé dessus à partir de la poitrine. Nœuds étagés. — Chapeau en paille d'Italie, drapé de surah avec couronne de plumes retombant sur le fond. Brides en dentelle. — Bas de soie crème et souliers en satin noirs. — Gants de Suède.

#### Renseignements et Conseils.

*Aux bords de la Dordogne.* — 1° On suspend les plats en les fixant dans de petits appareils faits exprès, et qui varient de 75 centimes à 1 fr. 25 cent. suivant la grandeur. — 2° Nous avons transmis votre observation à qui de droit. — 3° On fait peu de nappe d'autel au crochet, cependant nous aviserons; quant au dessus en tapisserie nos bandes ne

pourraient-elles être utilisées? — 4° Aux Forges de Vulcain, près de la place du Châtelet. — 5° Nous n'en connaissons pas: La teinture pour les cheveux naturels pourrait peut être s'utiliser. Nos bien sincères remerciements pour cette propagande si aimable.

*Mademoiselle Am. B.* — Robe bleue ou rose, en voile et satin d'été. Chapeau rond avec plumes. — Mesdemoiselles Vidal, 104, rue de Richelieu; de 150 fr. à 200 fr., une élégante façon.

## CAUSERIE

Ce qui frappe tout d'abord au Salon, c'est, avec l'extrême pénurie de tableaux religieux, la prédominance des sujets réalistes: l'*Assommoir* a inspiré plus d'un pinceau habile, et les *Intérieurs d'Ateliers* où un modèle plus laid que nature se déshabille devant le peintre, servent de prétexte à la choquante exhibition des défauts du corps humain qu'on se garde bien au-

jourd'hui d'idéaliser: l'idéal, cette excuse et cette glorification du nu, n'est plus à la mode.

M. Bastien Lepage reste toujours au premier rang de ceux qui peignent la nature telle qu'elle se présente, sans atténuer ce qu'elle peut avoir de vulgaire ou de repoussant. Tout le monde accorde à son *Mendiant* d'être d'une vérité effrayante, et pour notre part,



nous préférons cet étalage de misères brutalement décrites, au portrait si sèchement désagréable de M. Albert Wolff où la laideur pourrait être rendue intéressante et laisser transparaître un caractère.

Combien nous félicitons M. Jules Breton de continuer, lui, dans ses types de paysannes, à réunir avec un si rare bonheur la vérité et la beauté !

A distance respectueuse de ce maître, mais bien remarquable aussi dans la voie consciencieuse et originale qu'il s'est tracée, citons M. Henri Lerolle qui, tout en s'attachant à rendre les scènes les plus humbles de la vie rustique, ne tombe jamais dans la vulgarité. Ses paysannes marchant au bord de la rivière se modèlent dans l'atmosphère humide avec une sincérité, une simplicité, un calme qui reposent de tant d'œuvres tapageuses ou communes.

Un autre maître de l'école du plein air, c'est M. Verhas, ce Belge, qui a su mettre tant d'esprit dans la *Revue des Écoles*, un défilé de petites filles devant le roi des Belges. Jamais plus ravissante variété de types enfantins n'a souri au grand soleil.

L'horrible étant à l'ordre du jour en fait d'art, on ne peut s'étonner de la quantité de scènes empruntées à l'*Inquisition*, à des supplices et à des tortures de toute sorte qui attristent ou épouvantent nos regards : nous ne citerons que l'*Interrogatoire* de Jean-Paul Laurens, qui est resté, cette année, inférieur à lui-même, malgré les grandes qualités de son portrait de femme poudrée en robe de velours gris. Et à propos de portraits, il serait difficile d'énumérer tous ceux qui s'offrent à notre attention ; jamais ils n'ont été aussi nombreux, et on peut même s'étonner que le jury, forcé de réduire son choix, ait accordé tant de place à ce genre secondaire en somme. Une ressemblance saisissante et une admirable exécution recommandent celui de Léon Cogniet par Bonnat ; la femme en rouge de M. Dubois se détache avec une précision et une pureté extraordinaire sur un fond dont la chaleur et la richesse font l'admiration des connaisseurs ; M. Jalabert a traité avec son élégance habituelle un buste de toute jeune fille. M. Delaunay, dont on connaît les qualités magistrales, a exagéré peut-être la tonalité sombre et sévère dans cette belle figure de femme vêtue de velours brun garni de fourrure, et dont la tête, d'un caractère si frappant, est coiffée d'une toque à plume.

M. Ferrier a représenté M. Claudius Popelin dans sa bibliothèque ; c'est la vie prise sur le fait. M. Healy nous montre, éternellement jeune, l'intrépide perceur d'isthmes, M. de Lesseps. M. Hébert semble avoir dépouillé l'excès de morbidité qu'on lui reprochait pour peindre la beauté, délicate il est vrai, mais bien portante. M. Duez a rendu avec beaucoup de franchise et d'énergie la sympathique physionomie du peintre, de Neuville, dont les deux tableaux doivent être comptés cette année parmi les meilleurs du Salon.

On n'oubliera pas de longtemps, après l'avoir attentivement considéré, ce petit chef-d'œuvre, le *Cimetière de Saint-Privat*, ce combat meurtrier du 18 août 1870 où les défenseurs de notre patrie ne se laissèrent prendre ou tuer autour de l'église, au centre même du village, que lorsque fut épuisée la dernière cartouche, défaite glorieuse qui coûta plus de dix mille hommes aux Prussiens. Tous les grands tableaux de bataille

même le beau groupe militaire de M. Bertrand, intitulé *Patrie*, sont éclipsés par cette toile de chevalet d'un intérêt si poignant.

Nous aimons mieux encore cependant le *Porteur de Dépêches*, ce sous-officier déguisé en paysan qui, vaincu d'être un émissaire et voué par conséquent à passer par les armes, est amené devant un état-major prussien en train de prendre le café à la porte d'une auberge. L'étude minutieuse et bien observée des types, l'attitude intrépide et simple du prisonnier que l'on fouille, le contraste entre sa tragique situation et l'insouciance de l'ennemi attablé, repu et joyeux dans son rôle de vainqueur, tout cela compose un drame serré, palpitant, qui s'il n'était tracé par le pinceau nerveux de M. de Neuville aurait dû être écrit par l'auteur de l'*Enlèvement de la Redoute*, le maître de l'émotion sobre et contenue, Mérimée.

Une pléiade de peintres hongrois et polonais a envoyé des toiles de mérite inégal, mais qui se recommandent toutes par cette couleur blonde, quelque peu bitumée, dont M. Mackart serait l'inventeur, si le Titien ne l'avait trouvée bien longtemps avant lui, et qui est pour le regard comme une caresse. La présentation de Pétrarque et de Laure à l'empereur Charles IV au milieu de la cour du Pape à Avignon, fait le plus grand honneur au talent de M. Brozik, sorti de l'école de Prague.

Nous nous sommes plaint longtemps du trop grand nombre des tableaux de boudoir ; ce défaut tend à s'effacer, il faudrait peut-être redouter plutôt une certaine prédilection pour le gigantesque, comme dans l'immense fouillis, intitulé *Samson et Dalila*, par M. Comerre et où une belle académie et un sentiment remarquable de la couleur ne peuvent racheter le désordre et la bizarrerie d'une composition presque indéchiffrable au premier aspect. Après avoir constaté ces mêmes velléités de grandiose chez M. Lehoux, l'auteur de *Mars à cheval au milieu des loups* ; chez M. Delacroix qui jette *Orphée* en pâture à une troupe inextricable de bacchantes, on se met à estimer les artistes plus modestes qui savent borner leur ambition et on revient avec plaisir aux petites toiles presque parfaites en leur genre de M. Vibert, cette amusante répétition sur un théâtre d'amateurs, ce travail à la lampe dans un atelier, etc., ou bien encore aux ravissantes fantaisies équestres de M. Claude.

L'Orient nous apparaît plus enchanteur que jamais à travers les œuvres de ses interprètes ordinaires, M. Frère qui a vu *Jérusalem* de la vallée de Josaphat ; M. Brest dont le brillant pinceau reproduit une des portes du vieux sérail à Constantinople ; M. Pasini surtout qui s'est surpassé dans cette *halte à la Mosquée*, halte que les innombrables admirateurs de son merveilleux talent voudraient faire durer des heures entières, enchaînés qu'ils sont par la poésie de l'ensemble, la séduction de la couleur et la consciencieuse étude de cette architecture dont les revêtements d'émail font si beau jeu aux brillantes fantaisies du coloriste.

L'art moins consommé, mais plus frappant par ses vastes dimensions, de M. Benjamin Constant s'est appliqué à nous rendre les passe-temps d'un kalife au XIII<sup>e</sup> siècle et l'ensorcelante beauté de ce sphinx funeste, *Hérodiade*.

(La suite à la page 212.)





N° 1. Visite en surah loutre, garnie de broderie de perles.  
De mesdemoiselles Vidal, 101, rue de Richelieu.

N° 1. Visite en surah loutre cintrée au dos avec manche fournie par la largeur du dos et terminée par un froncé. — Broderie de perles nuancées formant bretelle, même broderie sur la couture du dos, à la manche et au bas de la visite, où elle surmonte une frange aiguillette en perles.

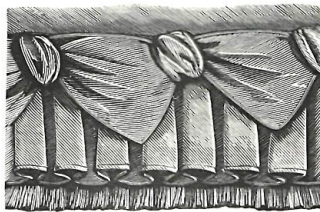
N° 2 et 3. Garnitures pour jupe.

N° 2. Un plissé en surah et au-dessus un volant à plis creux de douze centimètres de hauteur, pour tête, un biais de vingt centimètres de hauteur, découpé en dents couchées et relevé, entre chaque dent, par une agrafe en surah.

N° 3. Deux plissés de six centimètres de hauteur et une bande de quinze centimètres divisée en trois bouillonnés, font tête au volant tuyauté, qui rabat sur le paissé, et au petit remontant qui termine la garniture. On peut employer deux étoffes unies laine et surah, ou de soit deux tons.

N° 4. Costume en tissu de laine gris ardoise et surah. — Jupe en taffetas, garnie d'un côté d'un fil de plissés en surah, au-dessus duquel se relève par des fronces

une ample tunique dont le côté tombe droit sur l'if; boutons et fausses boutonnières en surah et bande de surah, au bas; deux fins plissés au bord de la jupe; des plis réguliers relèvent le côté opposé; derrière, un pouf et des plis pincés près de l'if. Corsage à basque



N° 2. Garniture pour jupe.

ronde; ornement plissé partant de l'encolure et s'arrêtant au bord de la basque. Manche terminée par un poignet arrondi extérieurement.

N° 5. Costume en tissu laine et soie à rayures grenat



N° 6. Costume de jeune fille en tissu de laine quadrillé de madame Hubler.

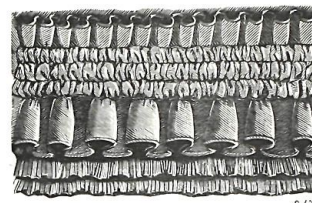


N° 4. Costume en tissu de laine gris ardoise et surah merveilleux, de madame Bréant-Castel.



N° 7. Fichu du costume n° 6 (vu de face).

nat et crème. — Robe-princesse garnie de douze volants taillés en biais et rehaussés d'une petite dentelle crème et grenat. Une écharpe en surah grenat est drapée devant et nouée derrière de deux énormes coques avec pans. Au corsage, un fichu en surah grenat, garni



N° 3. Garniture pour jupe.

de dentelle, forme col carré au dos, et les devants se divisent par plusieurs rangs de fronce horizontaux, un flot de ruban le termine à la taille. Fichu, vu de face, croquis 7.



N° 5. Costume de jeune fille en tissu laine et soie, à rayures grenat et crème, de madame Hubler.

N° 6. Costume de jeune fille en tissu de laine quadrillé gris, grenat, bleu, orange mélangés. — Un plissé de cinquante centimètres est monté à jours à un haut de jupe. Il est fait alternativement d'un double pli creux, et de trois plis couchés, pour les lés de derrière et de plis couchés pour ceux du tablier. Polonoise relevée des côtés par des cordelières en soie assorties à l'étoffe. A la manche ronde, un trille en ganse sur un parement formant pointe. Col montant légèrement ouvert.

N° 7. Fichu du costume n° 5, vu de face.

N° 8. Costume en cachemire gris pintade et tissu de soie quadrillé, bleu, violet or, grenat. — Jupe en taffetas, garnie de deux plissés; une demi-queue en bouillonné-longère coupe, sur le côté, un tablier en tissu de soie. Tunique en cachemire relevée très en arrière et retombant en pouf et en pans carrés. Sur la queue tombent les aiguillettes qui terminent un ornement noué sur le côté de la tunique. Corsage en tissu de soie avec gilet en cachemire cerné d'une dentelle, col montant évasé. Manche ronde avec parement appliqué d'une dentelle.



N° 8. Costume en cachemire gris et tissu de soie quadrillé, de madame Hubler.



Si nous ne nous attardons pas comme nous aurions tant de plaisir à le faire auprès de nos grands paysagistes Français Benouville, Harpignies et Ségé, ou même auprès des œuvres secondaires mais remarquables encore des Pelouse, des Damoize, des La Villette, des Langerock, des Lapostolet, des Langer, c'est qu'il nous reste à prouver que la partie vraiment intéressante de l'Exposition n'est pas cette année au Palais des Champs-Élysées, mais dans la maison de M. Sedelmeyer où Munckaczky a exposé séparément l'une des œuvres les plus fortes que nous ayons vues depuis longtemps, le *Christ devant Pilate*. On reproche à l'artiste d'avoir multiplié autour d'elle les prestiges de la mise en scène et, il faut bien le dire, d'un certain charlatanisme; une salle toute noire précède en effet celle où éclate en pleine lumière ce tableau qui a toutes les qualités de la vie, merveilleusement encadrées dans un arrangement de rideaux, de colonnes dorées et de velums encore calculé pour les faire valoir, pour augmenter l'effet du coup de théâtre; tout cela est indigne du talent d'un peintre qui peut se passer, pour triompher et être classé au premier rang, de moyens aussi puérils. Chacun saluait en lui un grand coloriste, maintenant c'est un peintre d'histoire acclamé, porté aux nues: cette foule est groupée si naturellement, elle s'agit si bien sous le souffle des passions haineuses, tous ces types juifs, depuis le plus noble jusqu'au plus vil, sont si savamment étudiés et forment une si curieuse opposition avec la figure éminemment romaine de Pilate!... On reproche au Christ de n'être

pas divin, soit, nous n'avons pas attribué à cette page historique la qualification de tableau religieux; appelez cet homme pâle au front superbe, au visage impassible, fier et convaincu dans son inébranlable attitude, un Jean Huss ou un Savonarole; écartez une préoccupation qui vous troublerait pour ne voir que la lutte de la pensée souveraine, inviolable, contre la force brutale et injuste; et puis considérez le mérite de la composition, l'exécution pleine d'ardeur, de passion et de science à la fois... Vous reconnaîtrez enfin que le plus beau tableau du Salon est hors du Salon cette année, rue La Rochefoucauld, 6.

De même, on trouvera le dessus du panier en fait d'aquarelles dans les deux petites salles de la rue Laffitte — tous nos peintres se sont réservés pour cette illustration des fables de La Fontaine qui restera un des monuments les plus exquis d'un art porté aujourd'hui à la perfection.

Allez voir le *Lion Amoureux* de Gustave Moreau, les *deux Pigeons* de Delaunay, et tout ce que l'œuvre de notre incomparable fabuliste a inspiré d'ingénieux, de spirituel, de charmant à Jacquemart et à Lambert, à madame Lemaire et à Ferrier, à Gervex, à Heilbuth, à Leloir, à Toudouze, à Worms, à tant d'autres... Il est clair, d'abord que nous sommes les premiers aquarellistes du monde, et ensuite, que les expositions partielles qui se multiplient tous les jours, sont en train de détrôner le Salon annuel, ou tout au moins de diminuer singulièrement son importance.

T. B.

## LA FORTUNE DES MONTLIGNÉ

(SUITE)

Il prononça ces mots avec hésitation, demi-honteux d'avouer ses fautes, demi-inquiet du résultat de cet aveu non préparé.

Mademoiselle de Montligné secoua la tête.

« Est-ce au jeu que vous avez compromis le bien de votre fille? demanda-t-elle sévèrement.

— Au jeu?... Oui, vous appelez jeu les spéculations de Bourse... »

Elle eut pitié de sa rougeur et de la sueur qui perlait à ses tempes.

« Je pourrais, sans mentir, vous appeler un misérable, dit-elle, non sans dédain; mais je ne suis pas de ceux qui prêchent quand le mal est accompli... Je suppose que vous sentez du remords; puissiez-vous être plus sage pour ce qui vous reste!.. Précisons les chiffres, s'il vous plaît. Quelle sera la fortune totale de cet enfant? »

Il fit un calcul mental, et répondit, les dents serrées:

« Cent quatre-vingt ou deux cent mille francs... Et vos protégés auront chacun plus d'un demi-million.

— Vous êtes bien au courant de mes affaires, pour

quelqu'un qui n'a entretenu aucune espérance... Deux cent mille francs, ce n'est point une ruine complète... J'ajouterai à mon testament un codicille pour arrondir cette somme, mais ce sera pour *Louisa toute seule*, entendez-vous?... Il ne vous sera pas permis, même si elle est mineure, de toucher aux intérêts de son legs. Vous êtes bon père, vous ne serez pas froissé si je la protège contre vos spéculations... Je sais que vous possédez, sur le bien de votre femme, une rente viagère qui assure votre propre existence... Mais regardons les bijoux... Approchez... voilà ce que je lui ai destiné... »

Elle fit jouer un ressort dans l'intérieur du vieux bureau de marqueterie, et prit des écrins fanés qu'elle ouvrit d'une main indifférente.

Les montures étaient démodées; mais M. de Valles, qui s'y connaissait, fut ébloui à la vue des pierreries qui, depuis nombre d'années, n'avaient pas brillé aux feux du jour. Il y avait une parure d'émeraudes, une autre de rubis cabochons, une de perles, et quelques camées, jetés avec de longues chaînes et des bagues dans un coffret de cristal.



« C'est splendide ! dit M. de Valles, faisant ruisseler entre ses doigts blancs les rivières et les bracelets. Mais, n'aviez-vous pas une parure en diamants ? »

— Celle-là fait partie de l'héritage des Montligné, dit mademoiselle Géraldine, ouvrant un écrin rouge, plus grand que les autres. Elle sera pour Géraldine. »

Un mouvement furieux de haine jalouse s'empara du cœur de M. de Valles pendant que sa cousine faisait miroiter avec complaisance le riche collier, le bracelet et les pendants d'oreille dont une monture intelligente devait décupler la beauté. Quoi ! tous ces trésors prodigués à cette créature silencieuse, effacée, — ce château, ces terres, ces meubles précieux, ces bijoux étincelants !

Il mordit sa lèvre, et dit avec un calme affecté :

« Heureuse Géraldine !.. Son bonheur, toutefois, doit être traversé par l'inquiétude... Si vous changiez d'idée, après tout ! »

— Je ne change d'idée que lorsque les gens cessent d'être les mêmes, répliqua sèchement mademoiselle de Montligné. Je l'ai dit et je le répète : à moins que mes neveux ne fassent quelque chose qui soit indigne du nom qu'ils portent, ils posséderont la fortune de ma famille. »

Une lueur infernale passa dans le regard de M. de Valles... Il venait de se dire avec une joie diabolique que, s'il était peu probable que Géraldine offensât jamais sa tante, il y avait entre Henry et son héritage toutes les fougues de la jeunesse et tous les écarts auxquels elles peuvent entraîner...

Mademoiselle de Montligné posa le doigt sur un tiroir du bureau.

— Si vous vous trouvez à Valvert quand je mourrai, dit-elle, vous saurez que mon testament est en cet endroit... Je l'ai dit également à M. Bardier. »

Elle referma le bureau massif, en ôta la clef, et presqu'aussitôt, entendit l'heure sonner.

« Si vous voulez partir aujourd'hui, Robert, ajouta-t-elle, il faut faire atteler, ou bien vous manquerez le train. »

Il se dirigea vers une des portes qui donnaient sur le vestibule, et qui se trouvait située près du bureau, et il souleva la portière...

La porte était ouverte, et André Martin, qui se disposait sans doute à entrer, parut devant lui, la main posée sur la lourde draperie.

Les deux hommes se regardèrent un instant. André soutint le coup d'œil de M. de Valles avec une singulière persistance.

« Je venais vous dire que le break est attelé, monsieur, dit-il tranquillement, et que, si vous le voulez bien, je vous conduirai à la ville, où j'ai affaire moi-même. »

M. de Valles tira sa montre.

« C'est bien, dit-il, je vais faire mes derniers préparatifs. »

Il monta dans sa chambre, et, trouvant l'heure peu avancée, s'accouda un instant à sa fenêtre pour fumer.

André, debout dans la cour, semblait regarder quelque chose avec beaucoup d'attention. M. de Valles suivit la direction de son œil, et aperçut sa fille qui, debout au milieu de la basse-cour, dont la porte était ouverte, jetait du grain aux pigeons. Géraldine se tenait près d'elle, toute prête pour la course en voiture

qu'elle devait faire avec Louisa, celle-ci tenant à conduire son père.

Géraldine, se retournant, vit tout à coup le break attelé.

« Comment, Guillaume, dit-elle au cocher, n'êtes-vous point prêt ? L'heure s'avance, Martine bourre déjà les coffres, et elle est tout habillée, elle ! »

— Ce n'est pas moi qui vous conduis ce matin, mademoiselle...

— Si vous le permettez, j'aurai cet honneur, dit vivement André, s'approchant. »

Géraldine ne répondit rien, mais s'avança vers Martine.

« Vous aurez bien soin de mademoiselle Louisa, dit-elle, et vous l'accompagnerez chez la marchande de laines et chez le libraire, je vous prie. »

M. de Valles vit de sa fenêtre une pâleur livide couvrir le visage d'André.

Il murmura quelques mots pleins de dépit où M. de Valles crut démêler l'offre de céder sa place à Guillaume. Géraldine fit un geste de dénégation et s'éloigna. La rage semblait avoir pétrifié le jeune homme. M. de Valles descendit alors et appela sa fille.

« Louisa, l'air est frais, je désire que tu suives l'exemple de ton amie et que tu me laisses partir seul. »

— Oh ! cher papa !... C'était une demi-heure de plus à être ensemble !

— Nous nous reverrons bientôt, chère petite fille... Allons, viens avec moi chez ta tante, et faisons-nous nos adieux. »

Quelques instants après, le break emmenait rapidement M. de Valles vers la gare. André, silencieux, plus pâle qu'à l'ordinaire, était près de lui, tenant les rênes, et la bonne vieille Martine, dont l'oreille devenait chaque jour plus dure, s'était placée au fond de la voiture en compagnie de ses nombreux paniers.

M. de Valles fuma sans rien dire la moitié de son cigare, tout en jetant des regards pensifs sur le paysage qui l'entourait. Ils étaient encore sur les terres de mademoiselle de Montligné. Le blé vert couvrait d'une riante parure les champs immenses, et les bouquets d'arbres couronnaient les coteaux aux basses ondulations.

« Un beau pays ! dit Robert négligemment. »

— Et un beau domaine ! répliqua André d'une voix incisive.

— Oui, un beau domaine, qui prospère par vos soins... Ma tante s'applaudit tous les jours de vous avoir choisi comme auxiliaire, mon cher M. Martin. »

Ces paroles étaient dites avec l'aimable condescendance d'un grand seigneur. André se mordit la lèvre.

« Je tâche de remplir avec zèle des fonctions qui assurent du moins mon existence, si elles ne répondent pas complètement à l'instruction que j'ai reçue, répondit-il froidement. »

— Mais cette instruction, cette éducation ne me semblent pas perdues... Elles servent justement à vous élever au-dessus de vos occupations, et à vous faire accueillir en ami à Valvert. »

Les regards des deux hommes se rencontrèrent de nouveau pendant la durée d'un éclair. Une vive rougeur empourpra le pâle visage d'André, et il cingla



d'un geste nerveux les flancs du cheval, qui tressaillit au contact inaccoutumé du fouet.

« Les rapports que j'ai avec le château, répondit-il d'une voix dont il essayait de commander les vibrations, sont empreints de condescendance, du moins de la part de ces dames, et je ne me trompe pas à la bienveillance apparente de mademoiselle de Montligné... Elle voit en moi un fils de paysan; c'est une tache originelle que ne peuvent effacer ni le mérite personnel, si j'avais le bonheur d'en posséder, ni l'étude, ni le savoir... »

Il y avait dans ces paroles une amertume qui trahissait des passions profondes : l'orgueil se regimbant sans cesse et portant envie aux riches.

« Ma cousine a des préjugés, c'est possible, dit tranquillement M. de Valles. C'est naturel à son âge, avec son nom et sa fortune... Cependant, elle a vu, dans sa famille même, deux mésalliances évidentes, pour employer le mot dont elle se servirait elle-même, et elle s'y est assez bien résignée, accueillant sans récrimination les parents nouveaux que son orgueil traitait secrètement d'intrus... »

La rougeur s'accrut sur les joues d'André.

« Mais la partie jeune de la société de Valvert ne vous fait sentir, je pense, aucune ligne de démarcation ? reprit M. de Valles d'un ton insouciant. Henry m'a semblé très-sincèrement cordial, et sa sœur est, dit-on, une perfection, à laquelle toute vanité doit être étrangère... »

— Elle !.. Elle me méprise bien autrement que sa tante ! s'écria André avec une explosion involontaire.

M. de Valles serra ses lèvres fines, sur lesquelles venait de poindre un sourire.

« Bah ! fit-il d'un ton léger, manège de jeune fille ! »

Dans sa surprise, André laissa échapper le fouet qu'il tenait à la main. Il sauta à terre pour le ramasser, et ce peu d'instants lui suffirent pour composer sa physionomie, soudain bouleversée.

« Allons, reprit M. de Valles d'une voix encourageante, faites-moi vos confidences... Elles ne m'apprendront sans doute rien de nouveau, mais peut-être pourrai-je mettre à votre disposition ma bonne volonté et une influence que je reconnais d'ailleurs être limitée... »

Un monde de pensées diverses et d'espérances folles envahit l'âme d'André. Mais presque aussitôt, la défiance se fit jour. Quel intérêt prenait cet étranger à ses sentiments intimes et au succès de projets tellement insensés que lui-même n'osait s'y arrêter que dans des heures de folie ? Pourquoi cette bienveillance ? André n'était pas homme à croire au désintéressement ; il avait pris de la misère ses pires enseignements, et était aussi sceptique qu'on peut l'être.

« Je vous étonne ? dit M. de Valles, pénétrant quelque chose de ses pensées. Je vous semble indiscret, peut-être ? Soit, n'en parlons plus... Je m'étais imaginé que vous aimiez cette jeune fille, et que vous ne lui étiez pas indifférent. »

André tressaillit de nouveau.

« Elle !.. Quoi ! vous pensez ?... Mais non, elle me méprise, elle a peine à cacher l'antipathie que je lui inspire ! s'écria-t-il avec agitation. Comment y serais-je trompé, hélas ? »

— Et pensez-vous connaître les jeunes filles, si vous

désespérez si vite ? Elles sont, mon cher, coquettes ou extrêmement réservées... Mademoiselle Géraldine est peut-être l'un et l'autre ; en tout cas, elle est fière, et ne laissera connaître l'affection de son cœur qu'à un fiancé... Vous ne lui avez jamais parlé de vos intentions ?

— Moi ? Pour me faire chasser comme un chien ?.. Pensez-vous que mademoiselle de Montligné me souffre sous son toit si elle apprend que j'ai osé élever mes vues jusqu'à sa nièce ?

— Elle vous pardonnera si sa nièce vous accepte pour mari ; cette enfant lui a tourné la tête.

— Mais mademoiselle Géraldine me déteste, vous dis-je ! Et elle aussi a horreur des mésalliances.

— Bah ! sa mère était d'une famille assez obscure... Tenez, mon cher André, je m'intéresse à vos affaires... Gardez le silence, observez une prudente réserve... C'est moi qui, lors de mon prochain voyage, me ferai votre ambassadeur... »

On arrivait à la gare ; le cheval s'arrêta et M. de Valles sauta à terre avec la souplesse d'un jeune homme.

— Merci... Jetez là ma valise... N'attendez pas, la vieille Martine est pressée, et vos affaires vous réclament, je le sais... Adieu, mon cher, et souvenez-vous de ma promesse... Que diable ! un jeune et beau garçon comme vous peut aspirer à tout ! Les audacieux seuls réussissent ici-bas... »

Sur ces paroles, prononcées gaiement, M. de Valles entra dans la salle d'attente, et André reprit les rênes, tout pensif, partagé entre des espérances soudaines et éblouissantes, et l'anxiété que cause tout problème poursuivi en vain.

« Quel peut être son motif ? se demandait-il sans relâche, tandis qu'il parcourait les rues gaies et paisibles de Tours. Pourquoi souhaite-t-il mon mariage ? A-t-il quelque marché à me proposer ! »

Mais il dut renoncer, au moins pour le moment, à la solution de cette fatigante et obscure énigme.

### XIII

Les brûlantes chaleurs de juillet embrasaient la campagne lorsque M. de Valles revint voir sa fille. Une fine poussière poudrait les arbres ; les épis, courbés sous leur propre poids, tombaient de toutes parts sous la faucille et jonchaient les champs de tapis dorés que parsemaient les brillants coquelicots. L'eau des ruisseaux, à demi tarie, laissait voir les pierres et le sable fin de leur lit, et pas un nuage ne venait voiler le ciel d'un bleu vif qui enveloppait ce beau paysage alanguiné.

Louisa, pourtant, ne souffrait point de cette chaude température. Il y avait toujours quelque brise soufflant, si peu que ce fût, à travers le plateau sur lequel Valvert avait été construit, et si les massifs de vieux arbres protégeaient contre les rayons trop ardents du soleil, il régnait, à l'intérieur de la vieille maison, une fraîcheur délicieuse, conservée par l'épaisseur des murailles et l'élévation extraordinaire des plafonds.

Son père la trouva donc toute rose, encore plus forte qu'à son dernier voyage, et capable d'accompagner Géraldine dans ses courses à travers la campagne.



Mademoiselle de Montligné était, en revanche, encore alourdie, oppressée, et son visage s'était coloré d'une manière inquiétante.

« Et où vas-tu ainsi chargée ? demanda M. de Valles à Louisa, le lendemain de son arrivée, en la voyant, de sa fenêtre, ouvrir la grille de l'avenue. »

Elle leva la tête et lui montra son gracieux visage, tout empreint de gaieté et de contentement.

— Je vais rejoindre Géraldine à l'église, et nous irons voir nos malades.

— Des malades ? Es-tu folle ? s'écria M. de Valles, dont le visage exprima le mécontentement.

— Mais oui, papa ! Si tu savais comme ils sont heureux de notre visite !

— Et penses-tu te rétablir en allant respirer un air fétide, et en portant des fardeaux tels que ce panier ? reprit-il avec impatience.

— Rassurez-vous, Robert, cela développe ses forces et élargit son cœur, dit une voix moitié grondeuse, moitié ironique.

Et mademoiselle de Montligné parut dans la cour.

« Laissez-la, reprit-elle, aller voir de pauvres gens qui aiment sa présence, et aider sa cousine à faire de bonnes actions. Il faut qu'une femme apprenne à vivre en dehors d'elle-même.

M. de Valles se retira de la fenêtre avec humeur, et Louisa, prenant son silence pour un consentement, fit un signe d'adieu à sa vieille cousine et s'engagea dans l'avenue, portant légèrement le panier qu'on venait cependant de bien remplir à la cuisine.

Elle était vraiment jolie et agréable comme on l'est rarement à cet âge qu'on a, non sans raison, qualifié d'ingrat. Même le léger défaut de sa démarche ajoutait à l'intérêt qu'elle inspirait à première vue et lui donnait je ne sais quelle grâce originale. Puis, après la vie qu'elle avait menée, vie d'enfant malade et élevée en serre chaude, cette campagne charmante et la liberté dont elle jouissait lui causaient une sorte d'ivresse. L'oiseau longtemps attristé de sa cage avait enfin retrouvé les joyeux espaces, et surtout ses ailes pour les parcourir... Et ce n'est pas faire une comparaison trop risquée que de parler d'ailes à propos de ces petits pieds si longtemps captifs qui dévoraient maintenant le terrain gazonné et arpentaient les routes poudreuses avec un entrain et une légèreté inépuisables.

Elle trouva Géraldine à l'église. La messe était terminée depuis longtemps, la sœur chargée de l'entretien de l'autel avait étendu sur la nappe blanche le dessus de cachemire bleu brodé par les châtelaines de Valvert, et deux vieilles femmes seules étaient demeurées dans l'humble édifice.

Géraldine était absorbée par sa prière, et elle n'entendit pas Louisa s'approcher. Celle-ci s'agenouilla à ses côtés, pria à son tour avec ferveur, puis trouva le temps un peu long, et se mit à regarder Géraldine et à faire entendre une petite toux discrète.

La jeune fille tressaillit, tourna la tête, et, souriant à Louisa, lui fit signe qu'elle était prête à la suivre.

« Portez-vous ce lourd panier toute seule, depuis Valvert ? demanda-t-elle quand elles furent hors de l'église.

— Toute seule ! Je vous assure que mes forces augmentent tous les jours... Je deviendrai un colosse !... Non, non, ne me prenez pas mon bien... Tout au plus vous céderai-je une anse... »

Elles se partagèrent en riant le poids du panier, et Louisa reprit, moitié joyeuse, moitié inquiète :

« Géraldine, savez-vous à quoi je pensais tout à l'heure, à l'église, en vous voyant perdue dans votre prière ?... Je cherchais si vous n'aviez pas des ailes d'ange pour nous quitter un jour et aller vous poser dans quelque solitude où l'on prie jour et nuit... »

— Petite folle ! dit Géraldine en riant. D'abord il ne faut pas dire : *je craignais*, parce que si une telle destinée m'était réservée, vous devriez vous réjouir pour moi.

— Y songez-vous donc ? s'écria Louisa, s'arrêtant, interdite.

— Moi ? Non, calmez votre égoïste frayeur.

— Vrai, bien vrai, vous ne projetez pas de vous faire religieuse ?

— Non, je n'en ai pas l'idée.

— Mais je vous perdrai toujours !... Vous vous marierez, alors ! Et bientôt, peut-être !... Ah ! comment n'ai-je pas encore pensé à cela ! »

Et les yeux de la petite fille se remplirent de larmes.

M. MARYAN.

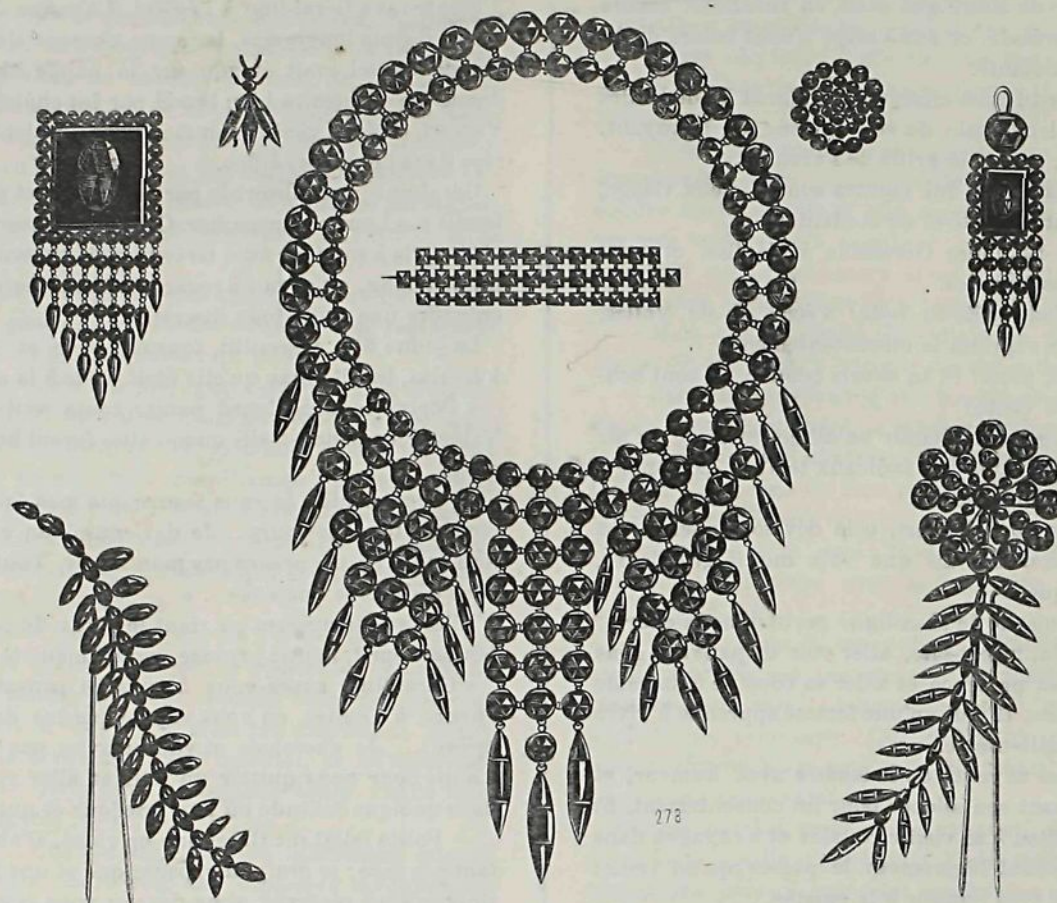
(La suite au prochain Numéro.)

## MOT TRIANGULAIRE

Dans les rameaux fleuris volait l'oiseau siffleur.  
S'enivrant de rosée au bord de chaque fleur.  
Dans la classe, Guguss étudiait l'histoire  
Du prophète nourri par une bande noire ;  
Polythe éparpillait avec sa rouge main,  
Pour la poule introduite en cachette, du grain ;  
Toto, contre l'article épuisait tout son zèle  
Et Fifi soupirait aux pieds de la voyelle.

Explication du mot carré du 28 mai : Table, à-coup, Borri, Luron, Épine.

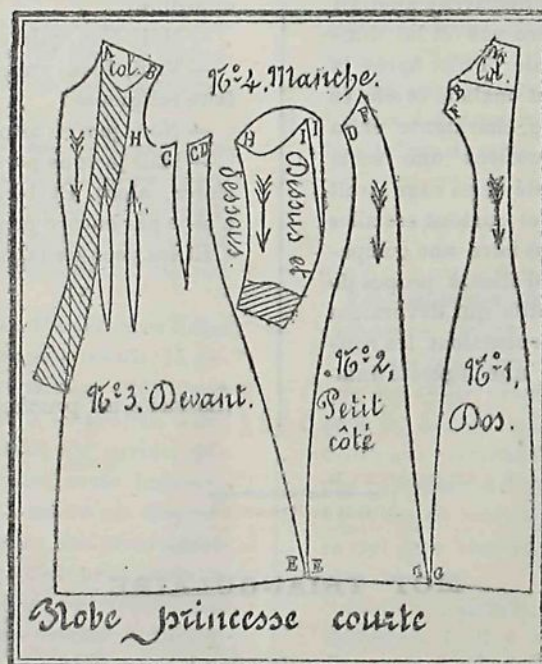




Bijoux en jais de la maison Senet, 35, rue du Quatre-Septembre.

*Explication du patron découpé.*

1, Dos, avec le col placé à l'encolure. — 2, Petit côté du dos. — 3, Devant avec le col et le fichu. — 4, Manche dessus et dessous. Le patron découpé se compose de sept morceaux, le col, le fichu et le dessous de manche étant indépendants et non numérotés au détail. Ce modèle emploie 3 mètres 25 centimètres d'étoffe en 1 mètre 20 centimètres de largeur. Tailler le dos double, faire la couture du milieu qui réunira les deux côtés; joindre le petit côté, deux crans au commencement de la couture, trois au bas. Au devant, faire la pince du dessous du bras marquée à la roulette, qui supprime un second petit côté, et les deux pinces de poitrine; le



Détail tracé du patron découpé.

joindre au petit côté, à la couture du dessous du bras; un cran de raccord au commencement, deux en bas. Le col, carré au dos, a deux crans de raccord pour l'encolure, le cran fait à la ligne biaisée du devant correspond à celui du pan, lequel se rapporte dessous. Les pans doivent avoir le double de largeur du patron, on les réduit dans le haut en faisant trois rangs de fronces, espacés d'un centimètre, on répète les fronces à la hauteur de la poitrine et à la taille; on met une dentelle au contour extérieur et un nœud à la taille pour réunir les pans. Robe-princesse, figurine 5, page 211: fichu, figurine 7, même page. La manche est garnie d'une draperie froncée entourée de dentelle, retenue extérieurement par un nœud.

A ce numéro sont joints la gravure coloriée 4315, et le Patron découpé d'une robe princesse courte, figurine page 211.